



Sandrine Willems

Les Petits Dieux



romans

Les Petits Dieux

La collection Espace Nord rassemble des titres du patrimoine littéraire belge francophone. Elle offre un catalogue d'auteurs remarquables et veille à la réédition d'œuvres devenues indisponibles. Propriété de la Fédération Wallonie-Bruxelles, la collection est gérée par Les Impressions Nouvelles et Cairn.info, qui ont réalisé le présent volume.

www.espacenord.com



F É D É R A T I O N
W A L L O N I E - B R U X E L L E S

© 2016 Communauté française de Belgique pour la présente édition

Illustration de couverture : © Denise Kwong / EyeEm – Getty Images

Mise en page : CW Design

ISBN : 978-2-87568-152-2

Dépôt légal : D/2017/12.583/4

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est strictement interdite.

Sandrine Willems

Les Petits Dieux

romans

Postface de Jan Baetens



Abraham et l'agneau

J'y ai toujours cru. Toujours. Dur comme pierre. Il le fallait d'ailleurs, lui aussi étant de pierre. Non comme ses ancêtres, dont on taillait l'image dans le roc ; Dieu, lui, n'a pas d'image. Mais il n'a pas non plus de cœur. Et quand il promet une terre, méfiez-vous, il n'y aura là que des cailloux. Moi qui ne le connaissais pas encore très bien, je ne me suis pas méfié. Pourtant il ne m'a pas menti, ni enrobé ses propos de miel, et me les a servis tout crus :

« Toi qui vis dans la plaine la plus fertile du monde, va-t-en. Quitte tout, pour ne plus revenir. Pars vers un pays stérile, va labourer le roc, et lutter contre le vent. Toi le patriarche aux racines millénaires, le roi chéri des tiens, le père de tes sujets, qui n'as jamais bougé de chez toi, tu te feras nomade. Celui que j'aime n'a pas de toit, pas de feu, ni de lit où poser la tête, le soir, quand il est épuisé. Celui que j'aime ne cesse de courir, sans savoir vers quoi. Même si certains tentaient de le suivre, il serait seul. Jusqu'à son ombre l'abandonne. Et moi, je ne l'entends pas. Moi je parle, rarement,

pour donner des ordres. Et il faut alors s'en tenir à cette parole pour mille ans, ou plus encore. Mais écouter vos prières, cela m'ennuie. Obéissez-moi ou non, mais débrouillez-vous. Regarde, toi, je te dis de partir, mais si là-bas ça ne te plaît pas, tu ne devras pas te plaindre. Un désert, je te dis. Un pays où tu ne seras jamais chez toi, d'où tu te feras toujours chasser par ceux qui étaient là avant toi, un pays qui te sera toujours étranger. »

C'était ça, la Terre Promise. La promesse d'une errance infinie, telle une épreuve interminable, pour conquérir l'amour d'un Dieu qui ne se donnerait jamais. Je n'ai pas hésité. Je me suis levé, et je suis parti.

Vous ne savez pas ce que c'est d'être le fils aîné, gavé de légitimité, promis au trône de toute éternité. Selon un destin si bien tracé que ça ne vaut même pas la peine de le vivre, chaque détail y étant prévisible. Je n'avais qu'à faire comme les pères de mes pères, et puis mourir où j'étais né, sans que rien ne se soit passé. Couvert d'ans et d'ennui.

Qui aurait résisté ? À la voix du désert, et à son vent brûlant, chargé de sable, qui vient frapper au visage ; et à l'appel de Dieu, qui prenait visage de liberté pour se rire du destin. J'étais roi, soudain je n'avais plus rien – sinon quelques bêtes, que je mènerais paître au bout du monde. Je redevais berger, et fier de l'être, comme mes plus lointains ancêtres, du temps où fut créé le monde. De ma prestigieuse famille, je ne voulais plus me rappeler que ceux qui m'avaient devancé un bâton à la main, entre trois chèvres et deux moutons. N'oubliez jamais cela : seuls les moutons me sont restés, à l'heure où je fus foudroyé.

Je pris aussi ma sœur, avec un serviteur. Et nous avons marché, pendant des jours et des nuits. Un soir, il me sembla que je ne pourrais plus faire un pas. Que j'allais rester là, les os broyés, sur cette terre sans nom, où je mourrais en voyageur, ne faisant ici-bas que passer – au fond comme tout le monde. Également dépourvu de nom – ce nom que de toute façon, un peu plus tard, vous auriez oublié – je mourrais comme un chardon, parmi les pierres, dans le silence de Dieu.

Mais ma sœur Sara entra brusquement sous la tente : « Ne me laisse pas seule. » « Qu'y puis-je, si je dois mourir ? » « Alors fais-moi un enfant, avant de mourir. » Et je la pris pour femme, à seule fin de la réconforter, et de lui laisser un espoir, comme un os à ronger, auquel elle s'accrocherait en dépit de toute raison. Parce qu'un enfant, avouez, à soixante ans passés. Je pouvais croire ce qu'on voulait, mais je n'étais pas fou. Car ce n'était pas simplement les années. De toutes les femmes que j'avais embrassées, aucune n'avait enfanté. Ma sève était aussi stérile que ce pays où j'allais, j'étais plus sec qu'une branche morte, de ma souche ne sortirait nul bourgeon.

Mais ma sœur m'avait réchauffé. Cela faisait si longtemps que je n'avais plus étreint de femme. Et celle-là était sans doute celle que depuis toujours je désirais. Celle que je portais en moi. Ma sœur, pareille à ma mère, et à l'enfant que j'avais espéré. Celle qui pour moi accepterait, là-bas, de devenir une étrangère. Dieu m'avait tout pris, mais il venait de me donner une femme. Mon corps ne voulait plus mourir ; il s'est relevé, et s'est remis à marcher.

La terre me serait hostile, mais les hommes me furent cruels. Comme je traversais le désert égyptien, avant d'arriver au

mien, ses habitants se jetèrent sur moi, pour s'emparer de mon troupeau. « Non, pas cela, criai-je, ne touchez pas à mes bêtes, qu'est-ce qu'un berger sans ses moutons ? » Ils ricanèrent : « Que te voler d'autre, tu n'as rien ! » Alors je ne sais pas ce qui me prit : « Voici ma femme, apportez-la à votre roi ! » Ils me regardaient, aussi consternés que Sara : « Quel est cet homme, qui cède sa propre chair pour un peu de viande ? » Un peu de viande, oui, pardonnez-moi ; je devais être très vorace.

Ils étaient déjà loin, quand l'un d'eux se retourna : « Et si le Pharaon refuse de prendre ton épouse ? » « Alors dis-lui que c'est ma sœur ! » Pauvre Sara. Quand le Pharaon la relâcha, trois jours plus tard, lassé d'elle ou du plaisir, sans doute ne sut-elle plus vers qui aller. Entre cet homme qui venait de la violer et cet autre qui l'avait niée, peut-être aurait-elle encore préféré le premier. Mais l'autre était son frère ; elle revint donc vers lui comme le fleuve à la mer. Mais elle ne le fit que pour me pleurer. Ce frère qu'elle avait tant aimé, il n'était plus. À sa place restait un homme qui avait ses traits, et probablement l'aimait, mais lui ferait n'importe quoi. Le voyage reprit. Elle me suivit.

Soudain ce fut comme si le ciel s'éclairait. C'était là. Je ne sais plus comment Dieu me le fit sentir. S'il m'envoya une pierre sur la tête, ou me révéla la mer. Peut-être qu'une brebis, simplement, se coucha pour mettre bas. Ou qu'une autre, ayant trouvé l'herbe moins sèche, se mit à brouter. Les bêtes savent où il faut s'arrêter. Ce jour-là, je fus assez sage pour m'y fier.

Mon premier geste fut un partage. Car il fallait récompenser le serviteur qui nous avait suivis. Entre ces terres arides, il aurait les meilleures. Quitte à toujours choisir pour moi le pire,

autant ne pas lésiner. Avec ce qui me revenait, jamais je ne pourrais cultiver : ainsi ne serais-je pas tenté de thésauriser. « Race du berger Abel, en rien tu ne ressembleras à Caïn, qui semait le blé puis l'engrangeait. Abel mourut sans plus de champs que de descendance. »

Je ne survécus donc que par mes brebis. Enfouissant mes tristesses dans leur toison, le soir, quand tout dormait. Dormant contre elles, puisque ma femme, ma sœur, ne voulait plus de moi. Me revêtant des peaux de celles qui mouraient, et me nourrissant de leur lait. De leur chair aussi, je suppose, mais cela je m'efforce de l'oublier. C'était Sara qui les tuait. Pour manger, certes, mais également pour se venger de cette amitié entre les bêtes et moi, où elle n'entrait pas.

De quel air souverain elle devait faire ça – sans se laisser aucunement troubler par l'arbitraire fondant tout pouvoir. « Celle-là on la tue, celle-là on la garde. La peau de la première séchera au soleil, et la deuxième regardera. Quant au chien, il se nourrira des abats de sa sœur. Tu vois, Abraham, ton chien vaut mieux que toi, toi ta sœur tu la vends, lui il la mange ! »

Et comme il paraissait trouver ça bon. Comme ça le confortait dans sa supériorité, face à toutes ces pécores. Car il se détournait des siens, ce traître, pour lorgner vers l'homme, et mendier les faveurs de celui-ci en mordant les jarrets des brebis. De cet esclave trop zélé, moi je me serais bien passé. Mais c'était Sara qui l'envoyait me coller aux talons : « Et si une bête s'égarait ? » D'une telle perte, en vérité, elle se serait plutôt réjouie ; mais elle n'aurait pas manqué l'occasion pour m'accabler de reproches. Et

comme j'avais moi-même trop à m'en faire, je préférais encore prendre le chien, pour qu'il me garde du remords.

Et puis il y avait le sel, ces monceaux de sel déversés sur la roche, afin de faire boire les moutons qui venaient le lécher. « Ils engraisseront mieux » disait Sara ; « ils tiendront plus longtemps », me répondais-je. N'empêche que ça m'impressionnait, tout ce sel qu'ils avalaient – comme une soif qui aurait pris corps et durcirait la langue, une soif incurable, absorbant tout ce qui n'est pas elle. Imaginant la leur, j'oubliais la mienne. Mais moi, ce n'était pas seulement le sel, ou la chaleur ; moi c'était mon âme, ou ce qu'on appelle ainsi. Car la Terre Promise, j'y étais arrivé, et rien ne s'était passé ; Dieu n'était pas venu, de blanc vêtu, pour m'offrir son royaume. Ça valait bien la peine, vraiment, de faire tout ce chemin, pour continuer comme avant.

Les jours de tonte aussi me troublaient : ces bêtes qui se laissaient faire, et sous le couteau cette peau qui apparaissait, trop fine et trop rose. Il eût suffi d'une maladresse pour que le sang jaillît. Or les hommes sont si maladroits, et le sang vient si vite. Souvent ma main en tremblait. Aussi les bêtes prenaient-elles peur, et se mettaient à bêler. « Sara, Sara, mon royaume pour qu'elles arrêtent ! » « Mais mon pauvre ami, tu n'as plus de royaume. » Alors quoi ? Je ne pouvais pas, une fois encore, livrer Sara pour obtenir la paix de mes moutons.

Les seules fêtes, c'étaient les naissances, de leurs petits à défaut des nôtres. On leur donnait les noms que pour nos fils nous aurions aimés. Je découvris même que Sara en tenait une liste. « Pour plus tard », me dit-elle. « Bien sûr, pour assurer tes arrières, et arrière-arrière-petits-enfants, fis-je en souriant. Le seul souci, c'est

que tu n'as pas d'enfant. » Alors elle se tourna vers moi : « J'ai déjà du lait, en tout cas. » Et c'était vrai. Elle nourrissait les agneaux au sein, quand les brebis étaient trop lasses. « Ma douce Sara, je te retrouve. » Elle haussa les épaules : « Ne nous font-elles pas, elles, manger toute l'année ? » À croire qu'elle m'avait pardonné.

Or elle parvint à ses fins, ayant mis Dieu de son côté. Dieu aime ceux qui croient n'importe quoi. Et afin de leur donner raison contre tous, effectivement il ferait n'importe quoi. Rien que pour se moquer du monde, qui ricane et ne croit rien. Mais Dieu aussi ricane : « Sara veut un enfant ? Eh bien c'est son mari qui l'aura ! » « Mon Dieu non, vous n'allez pas mettre un enfant dans le ventre d'un homme ! » « Ne t'occupe pas de la manière, quoi qu'il en soit, des enfants, tu en auras. Et à leur tour ils enfanteront, et formeront un troupeau plus nombreux que le tien, qui peuplera ce désert. » « Quel esprit de contradiction, mon Dieu, peupler le désert, et donner un fils à un homme de cent ans, qui fut toujours stérile... » « Qu'à cela ne tienne, tu feras croire que c'était Sara, la stérile, et tu la renieras ! » « Encore ! Non, mon Dieu, pas cela. D'ailleurs il n'y a pas ici d'autre femme. » « Et ton serviteur, là-bas ? Fais-le revenir, et vole-lui sa femme. » « Que faites-vous de moi, mon Dieu. Mais j'aime tant quand vous parlez. Sans vos caprices, la vie n'aurait pas de sel. »

Je fis donc venir Agar, et répudiai Sara. Mais celle-ci voulait déguster jusqu'à la lie mon infamie. Au lieu de fuir, elle se cacha parmi les bêtes, ou plutôt devint l'une d'elles. Elle était là, lorsque je me couchai dans le sable avec Agar. Elle était là, lorsqu'Agar enfanta. Mais cette fois, elle ne put résister au désir de s'approcher, et de toucher le petit. Alors elle se fit passer pour une

esclave. Elle savait bien que nous n'étions pas dupes, mais cela lui plaisait de s'humilier à nous servir, puante et noire, et surtout de veiller sur l'enfant. Au début, évidemment, Agar se montra réticente : si tout cela n'était que stratégie pour étrangler son bébé ? Mais elle ne connaissait pas Sara. Et Sara connaissait Dieu : « *Ismaël*, dit-elle, sera le nom de cet enfant. » « De quoi se mêle-t-elle, la souillon ? » Sara, imperturbable, continua : « *Ismaël*, cela signifie *Dieu m'entend*. » Un cri m'échappa : « Mon amour, qu'est-ce que tu racontes ? Regarde comme il t'a entendue, ton Dieu ! » Mais Sara voyait plus loin : « J'attends mon heure, il finira par m'écouter. Moi je suis aussi têtue que lui. »

Un jour arrivèrent trois hommes. « Nous sommes perdus, nous avons faim et soif. » Sara leur offrit de l'eau, et de l'agneau. Ils se regardèrent. « Nous n'étions pas venus pour un repas sanglant. » « Goûtez, vous verrez, vous aimerez. » Elle n'aurait pas dû insister. Ces hommes étaient des anges ; de ce jour les anges ne voulurent plus que du sang. « Merci. Vous nous avez bien nourris. En réalité, nous venions éprouver votre bonté. » Sara se mit à rire : « À quoi sert-il d'être bon, sur cette terre ? » « Tu as ri. Cela se dit : *Isaac*. » « C'est ainsi que j'avais nommé le premier de nos agneaux », songea-t-elle. « C'est ainsi que tu rêvais d'appeler ton fils » répliquèrent les anges. « Mais moi je n'ai pas eu de fils, le fils ce fut pour l'autre, qui me prit mon mari ! » « Sara, ne proteste pas, et pense à Isaac. » Et là-dessus ils s'en allèrent d'un coup d'aile.

Mais dans quel état ils laissaient Sara ! Cela rend si fragile d'espérer, et d'avoir de nouveau tout à perdre ou à gagner. C'est si lourd que ça doit au moins se partager. Aussi s'empara-t-elle de main : « Maintenant que tu l'as, ton fils, reprends-moi. » « Tu

m'aimes encore, Sara ? » « Peu importe cela. Maintenant c'est toi qui dois m'aimer, comme à vingt ans. » « À vingt ans je ne t'aimais pas, Sara, moi je ne pensais qu'à faire l'amour. » « Mais je ne t'en demande pas plus. » « Sara, nous avons cent ans ! » Alors elle se remit à rire, d'un rire de femme de vingt ans, qui réenchante le monde, et le printemps se mit à refleurir, sur la colline où nous sommes montés. Le plus beau moment de notre vie, Sara, ce fut sans doute celui-là. Il nous fallut cent ans, pour nous aimer comme la première fois.

On riait encore, en redescendant, avec nos bâtons et nos cheveux blancs. Fallait-il que le soleil nous ait tapé sur le crâne. « Il commence à faire chaud, Sara, ça va être l'été, le temps est venu de savourer nos derniers fruits, avant de nous en aller. » « Ne me parle pas de mourir, mon frère, mets plutôt la main sur mon ventre, et sens comme il gonfle, sous le souffle de l'été. Nos noms, du reste, manquent de souffle, dorénavant ils se prononceront avec une lettre de vent : Sarah, écrira-t-on, épouse d'Abraham. »

Et mère d'Isaac, bientôt. Car elle l'a eu son fils. Mais ce que Dieu a donné, sans tarder il le reprend. Au début, par petits bouts seulement : « Regarde, Abraham, toute cette chair qui grâce à moi est sortie de toi. Tu pourrais au moins m'en donner un morceau. » « Lequel te ferait plaisir, mon Dieu ? » « Celui qui engendre l'homme, au cœur de la femme. » « Bon, mais alors juste un peu, parce qu'avec toi, on donne la main et tu prends le bras. » Et Dieu s'octroya un peu de peau, sur le sexe de mon fils, puis sur le mien. Parce que moi je ne supportais pas de l'entendre crier comme ça, mon petit, alors je me suis fait mal aussi pour crier avec lui. Et

ceux qui viendront après nous continueront, pour savoir ce que ça fait d'aimer Dieu.

Agar également en sut quelque chose. Car ce fut son tour, d'être chassée, quand l'épouse attirée reprit ses droits. Non que Sarah voulût une revanche, mais elle craignait trop que son fils fût supplanté, par ce bâtard qui était l'aîné. Agar prit donc son enfant, et partit. Je n'ai, je crois, pas versé une larme. Le bonheur fait de nous des monstres ; et j'étais comblé.

Il faut dire qu'on l'aurait croqué, mon Isaac. À toujours rire aux anges, comme le voulait son nom. Comme s'il savait qu'on l'attendait depuis si longtemps. Quel enfant fut espéré un siècle entier ? Ce n'était pourtant pas le messie. On sentait tout de suite que cet enfant-là n'avait rien à voir avec le ciel, ayant reçu les suprêmes faveurs de la terre, et comptant bien en jouir. Ces joues rondes, ces boucles blondes, on ne pouvait s'y tromper. Rond et doré comme un fruit, mûri au dernier soleil de l'été, celui qui rend si sucré. On comprend que Dieu, ça l'ait tenté. À sa place, toutefois, je me serais méfié. Les fruits tardifs enivrent mais donnent un goût amer, comme s'ils avaient déjà un relent de moisissure. Mieux vaut les laisser pourrir, sur la terre où ils sont tombés.

Isaac, pour mieux profiter de ses terres, avant même de naître en avait banni son frère. « Qu'Ismaël aille au désert, moi je suis fait pour régner. Au fond, c'est moi l'aîné ; le jour de la naissance, à cela, ne fait rien, c'est une affaire de caractère. » Mais à un tel jeu, lui-même risquait d'être pris. Car si son fils entendait cette histoire, et à son tour voulait chasser son frère, avec la bénédiction de son père ?

D'instinct propriétaire, et en digne héritier de bergers, Isaac comme moi aimerait les troupeaux. Ses fils aussi, il les aimerait, mais dans la mesure où ceux-ci lui rappelleraient ses bêtes. L'aîné le sentirait, et ne se lavant plus, laissant pousser sa barbe et ses cheveux, serait bientôt aussi velu qu'un bouc. Isaac le chérissant, près de mourir il voudrait le bénir. Mais il n'y verrait plus, et son cadet oserait en profiter. Lorsqu'Isaac demanderait à manger, ce fourbe de cadet, pour être pareil à son frère, se vêtirait d'une peau de chèvre, et préparerait à son père des lentilles mêlées de chevreau. « Voici pour toi, cher père, mais en échange bénis mon front. » Isaac s'exécuterait, mais à peine aurait-il goûté la viande qu'il la recracherait : « Quoi, mon fils, de la chair de mes chèvres ? Toi, mon aîné, qui aimais tant les bêtes ? » Alors le cadet rirait, Isaac comprendrait, et repenserait à son propre frère.

Et moi, qui près de son berceau rêvais tout cela, je me disais : « Isaac, mon pauvre fils, pour un jour être père, il s'agit d'abord que tu vives. Tu as beau être gras, tu es bien fragile. Il faudra que tu grandisses, que tu apprennes tant de choses, que Dieu te protège si longtemps. Or avec Dieu, on ne sait jamais. Et puis, quand tu serais grand, il faudrait encore que tu trouves une femme. » « Laquelle, mon père ? » demanderais-tu. « La bonté même », te répondrais-je. « Mais comment saurai-je, moi, si elle est bonne ? » « Envoie ton serviteur à sa recherche, dans le désert, et donne-lui des chameaux. Quand ceux-ci auront soif, ils s'approcheront du puits où sont les femmes. La première d'entre elles ne puisera que pour elle, la deuxième fera boire ton serviteur, la troisième pensera aussi à tes chameaux. Épouse la dernière, mon fils. » Et je la voyais déjà, cette merveille qui t'était destinée. Bonne

et belle, blanche comme un agneau, aux grands yeux noirs de chameau. Celle qui apaiserait ta soif, celle que pour moi je n'ai pas rencontrée.

Mais brusquement, le rêve se brisait, et je voyais le jour où tout en larmes tu accourrais vers moi : « Mon père, cette femme parfaite... ! » « Quoi, elle t'a trompé ? » « Non, mon père, c'est pire ! » « Tu ne sais plus ce que tu dis, rien n'est pire qu'une trahison. » « Mais elle m'a trahi ! Elle est stérile, mon père, comme un champ de pierres ! » Alors j'aurais souri, mon Isaac, devant tant de lâcheté. Tu me ressemblerais donc à ce point, te cachant ta stérilité en invoquant celle de ta femme. Mais devant ton désarroi, j'aurais eu pitié. « Tu pleures, mon Isaac, cependant si tu savais ; réjouis-toi, qu'une telle peine te soit épargnée. Si tu avais eu un fils, c'est alors que tu aurais pleuré. » « Mon père, vous regrettez que je sois né ? » Certes tu pouvais naître ; mais tu ne pouvais m'être enlevé.

T'ayant attendu cent ans, nous eûmes cinq ans de bonheur. Mais d'un bonheur à ne pas croire. Il est tellement plus facile de croire en Dieu qu'au bonheur. Dieu, d'ailleurs, nous l'avions oublié. C'est de cela peut-être qu'il s'est vengé. Un homme n'a pas le droit d'être heureux comme ça. Il y avait de quoi se croire plus qu'humain, à pouvoir, après toutes ces années, engendrer un pareil enfant. Ce devait être ça, la Terre Promise. Et le dieu qui était venu vers nous, c'était ce petit aux fesses rebondies. Qu'avions-nous besoin encore de messie ? Mais ce fut Dieu, qui eut besoin de nous.

« Abraham, lève-toi. Tu t'es assez reposé, maintenant, il est temps de repartir. Je voulais faire de toi un nomade, Abraham, souviens-toi. » Et moi, une nouvelle fois, à l'instant je me suis levé,

trop content de le retrouver : « Mène-moi où tu veux, mon Dieu, toi qui m'as tout donné ! » À ces mots je l'entendis rire, pour la première fois de ma vie, et peut-être de la sienne. D'un rire énorme, qui faisait tout trembler. Sauf moi, j'étais si confiant : « Tu as ri ! exultais-je en riant aussi, tu as ri, cela se dit : *Isaac !* » « Tu l'as dit, reprit Dieu : *Isaac !* » « Et où dois-je aller, mon Dieu ? » « Sur la montagne, où ton fils fut conçu. » « Pas plus loin ? Eh bien, avec le temps, tu es devenu moins exigeant ! » « Attends. Car cette fois, tu iras sans Sarah. » « Alors laisse-moi prendre mon fils. » « C'est justement ce que j'allais te demander. Mais prends aussi du bois. » « Pourquoi, mon Dieu ? » « Pour un feu, figure-toi. » « Ça c'est bien toi, un feu au cœur de l'été ! » « Toi tu es rassasié, mortel, mais moi j'ai faim. » « Et que dois-je te cuire ? Un peu de pain ? » « Quel avare te voilà devenu, Abraham ! Moi je ne me contenterai que de ta propre chair. »

Moins exigeant, disais-je. Mon royaume ne lui avait pas suffi, à présent c'était mon corps qu'il voulait. Certes, j'avais fait mon temps. Mais partir en plein été, juste au moment où la vie prenait un goût de miel. Et ce petit que je devrais quitter. Pourquoi fallait-il, en plus, l'emmener là-haut ? Pour qu'avant même d'aborder l'existence, il en voie toute la noirceur, et son père qui se jette sur le bûcher, et là-haut le rire de l'Autre ? « Tu as ri », disait-il, et rira bien qui rira le dernier.

Mais Dieu avait parlé. « J'irai donc. Mais épargne à mon fils la vue du sacrifice. » « Tu ne m'as pas compris. Que veux-tu que je fasse de ta carcasse ? À croire que même la mort n'en veut pas. Ignores-tu que les vieilles chèvres vont crever sur la pierre ? Au feu sacré, il faut réserver les chevreaux. »

C'en était trop. Mes jambes fléchirent, et je tombai à genoux. Ce n'était plus une prière, ni même un cri ; tout était fini.

C'est alors qu'on se sent pauvre. L'histoire du Pharaon me revenait : « Prends tout. » « Mais tu n'as rien. » À l'époque, il est vrai, mes bêtes je n'avais pas voulu les lâcher. Que m'importaient-elles maintenant. Le seul être qui m'importait, c'était celui-là qui devait mourir. Tué par notre amour. Nous l'avions trop aimé, pour que Dieu puisse le souffrir. « Isaac, pardonne-nous. Pas nos péchés, qui n'ont fait de mal à personne ; mais cet amour, qui te coûte la vie. »

Quelle folie me fit alors obéir, sans broncher. Sans qu'il y paraisse rien, j'embrassai Sarah, pris le petit par la main, et puis un âne, un fagot, et deux cailloux pour allumer le feu. Puis nous sommes montés, en plein soleil. En arrivant, nous étions déjà brûlés. Avec cet âne qui me dévisageait. Sans doute qu'ayant trop chaud, il se demandait simplement quelle mouche m'avait piqué, pour l'emmener si haut. À tant me regarder, toutefois, c'était comme s'il avait deviné. Et il n'en revenait pas. Ce n'est pas lui qui aurait ainsi cédé son ânon. « Si Dieu le veut, il n'a qu'à venir le chercher. Et ce vénérable vieillard, qui d'habitude fait le fier, il y va comme un mouton, sans même braire ! »

On a tellement décrit ce trajet. Tous ceux qui avaient un fils à perdre essayèrent de se mettre dans ma peau. Mais ils dirent seulement que la route fut terrible ; or le plus dur fut d'arriver. De revoir ce lieu où ma joie avait germé. Ce sommet plein de fleurs, qu'il fallait saccager. J'ai posé mon bois mort, et frotté mes cailloux. L'étincelle ne venait pas. Isaac s'étonna : « Mais nous n'avons rien à manger, mon père, que veux-tu donc faire cuire ? » « Ce que Dieu